

Livres

Volume 2, Number 1, Spring 1986

Autrefois, le commerce du livre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6503ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

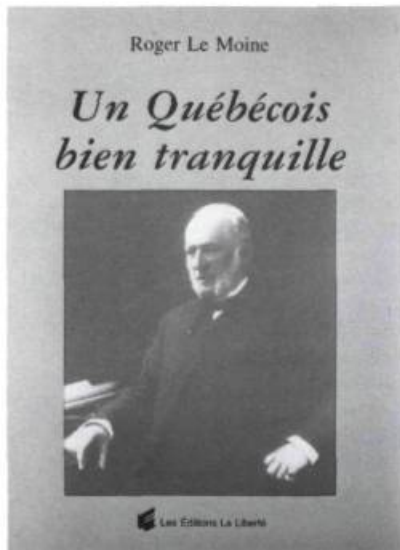
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 2(1), 42–45.



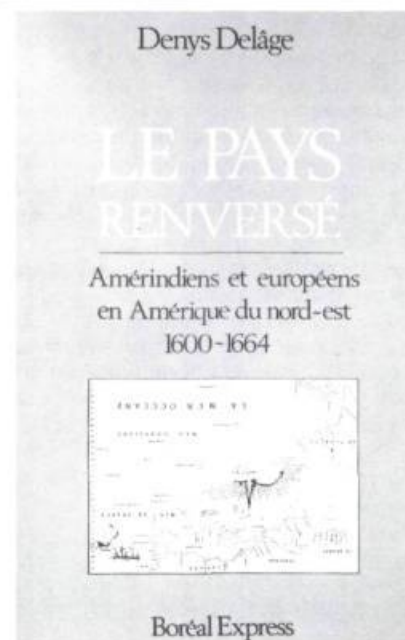
Roger Le Moine, **Un Québécois bien tranquille**, Québec, Éditions La Liberté, 1985, 187 p.

Avocat, essayiste et naturaliste, James MacPherson Le Moine cultiva toute sa vie une passion pour l'histoire de la région de Québec. Né à Québec, il passe une bonne partie de son enfance à l'Île-aux-Grues et à Montmagny. Reçu au barreau en 1850, il consacre une grande part de ses loisirs aux recherches historiques, au naturalisme et aux voyages entre Québec et Montréal. Propriétaire du domaine Spencer Grange, marié à Harriet Mary Atkinson en 1856, il s'adonne également aux mondanités et appartient à plusieurs sociétés intellectuelles de la ville. Ainsi, il est l'un des membres fondateurs de l'Institut canadien en 1848. De 1870 à 1879, on le retrouve conservateur du musée de la Société littéraire et historique et à plusieurs reprises président de cette société. Amateur d'ornithologie, il fait partie de la Audubon Society.

Divisé en trois sections thématiques, *Un Québécois bien tranquille* aborde d'abord l'existence exceptionnelle de MacPherson Le Moine et nous le montre à l'aise au sein d'une société bourgeoise et intellectuelle enracinée dans de longues traditions. La deuxième partie, consacrée à l'historien et au littéraire, nous fait voir que, tout en étant attaché à la reconstitution fidèle des faits, il considère avant tout l'histoire comme un plaisir. La dernière partie, sur le voyageur et le naturaliste, nous aide à mieux comprendre la philosophie hédoniste qui inspire toutes les activités de cet homme.

Quelques illustrations, une chronologie impressionnante et une bibliographie de 40 pages complètent le texte. L'ouvrage est bien documenté (MacPherson Le Moine lui-même est cité abondamment), mais le fil conducteur qui relie les divers thèmes traités est un peu ténu. Enfin, la couverture est critiquable: il faut avoir l'oeil averti pour reconnaître James MacPherson Le Moine, et l'endos ne présente pas de résumé descriptif du livre. Il reste que cette biographie, bien écrite, est une lecture préalable aux mémoires du personnage, dont Roger Le Moine nous annonce la publication dans un avenir plus ou moins rapproché.

Yves Hébert



Denys Delage, **Le pays renversé: Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est 1600-1664**, Montréal, Éditions du Boréal-Express, 1985, 416 p.

Jusqu'à maintenant, les historiens blancs se sont peu intéressés aux sociétés amérindiennes. L'Histoire, science humaine impérialiste à l'image de la civilisation occidentale, n'a longtemps servi qu'à justifier notre pseudo-supériorité culturelle et surtout notre brutale domination sur les civilisations extra-européennes. Dans cette perspective, les sociétés amérindiennes, ignorées et méprisées par l'histoire blanche, ne pouvaient être des objets d'études que pour les ethnologues et les anthropologues.

Il faut féliciter le sociologue Denys Delage d'avoir fait oeuvre d'historien en

relevant le défi de récrire et de réinterpréter l'histoire de nos relations avec les premiers habitants du pays. S'inspirant de l'approche économique des études de Fernand Braudel, d'Immanuel Wallerstein et de Samir Amin, il nous propose une étude très documentée (quoiqu'au style un peu touffu) sur l'entrée de l'Amérique du Nord dans l'économie-monde d'un capitalisme européen en mutation aux XVI^e et XVII^e siècles.

Ce qui rend l'étude de Denys Delage particulièrement intéressante, c'est la mise en perspective comparative des stratégies et des spécificités des colonialismes anglais, français et hollandais dans leur approche de l'exploitation des sociétés amérindiennes. Selon Delage, le colonialisme pratiqué par la France est voué à l'échec en Amérique du Nord car il n'est pas suffisamment de type capitaliste mais plutôt de type féodal à caractère messianique et religieux. L'Angleterre et la Hollande, bataillant pour l'hégémonie économique mondiale, sont plus conscientes des lois du marché et des mécanismes d'accumulation du capital.

L'auteur montre avec ingéniosité le traumatisme profond qu'ont eu à subir les sociétés amérindiennes. Le bouleversement de leur économie et de leur culture se double d'une grave crise démographique, causée par une mortalité épidémique liée au contact avec les Blancs. Si Denys Delage tente de réhabiliter ces vaincus de l'histoire que sont les Amérindiens, il le fait cependant avec intelligence et doigté, sans tomber dans l'explication simpliste et manichéenne du «bon sauvage» cher à Jean-Jacques Rousseau. Au contraire, l'auteur montre que la vulnérabilité des Amérindiens face aux Européens vient de ce qu'ils sont incapables de dépasser les affrontements inter-tribaux. Si dans le village ou la tribu amérindienne, des rapports égalitaires et harmonieux règnent, la cohésion sociale repose sur la violence externe. La guerre est le ciment social des Amérindiens, et les Européens sauront jouer de cette faiblesse pour anéantir leurs cultures.

Cette étude éclairante va permettre de rétablir certains torts historiques et de détruire certaines interprétations mythiques encore véhiculées par l'historiographie québécoise sur les origines de la Nouvelle-France. Mais il reste qu'elle contient à mon avis certaines faiblesses. Le fait qu'elle soit centrée sur la Huronnie et l'Iroquoisie nous empêche de saisir la situation de façon

globale. On ignore ainsi l'histoire des relations entre les Européens et les Micmacs, les Algonquins et les Attikamek-Montagnais. L'auteur aurait dû s'inspirer de la démarche plus synthétique et historique d'Élise Marienstras (*La résistance amérindienne aux États-Unis du XVI^e au XX^e siècle*). De plus, il y aurait beaucoup à dire sur l'approche trop économique et les *a priori* théoriques de Denys Delage. Par ailleurs, contrairement à de trop nombreux historiens-nes, l'auteur a des convictions qu'il ne cache pas, et sa démarche s'appuie sur des réflexions théoriques et une culture riches. *Le Pays renversé* est un livre qui ne fera pas les salons et n'alimentera pas les conversations mondaines car il est ardu et aride. C'est plutôt un livre courageux, qui durera longtemps et qui vieillira bien.

Réjean Lemoine

LE FLEUVE ET SA RIVE DROITE.

1. LA PRÉSENCE AMÉRINDIENNE



G.I.R.A.M., «Le fleuve et sa rive droite», série de cinq brochures sur la rive sud de Québec, 1984.

L'année 1984 restera longtemps dans la mémoire des Québécois et ceux chez qui cette faculté n'est pas particulièrement aiguisée pourront s'appuyer sur leurs diapositives (ou leurs comptes en souffrance!) pour rafraîchir leurs souvenirs...

Chez les citoyens de la rive sud, la fête n'a fait que passer sur un site vite démantelé. Reste le souvenir des grandes voiles mais aussi, heureusement, quelques retombées concrètes dont une série de brochures qui attire ici notre attention.

«Le fleuve et sa rive droite», tel est le nom d'une collection de cinq brochures que le Groupe d'initiatives et de recherches appliquées au milieu (G.I.R.A.M.) a publiées à l'été 84 en vue de «raviver la mémoire collective» et de mettre en relief «le rôle primordial du fleuve Saint-Laurent, d'hier à aujourd'hui, dans le développement social et économique du secteur littoral entre Saint-Nicolas et Saint-Michel», selon l'auteur de l'avant-propos.

Ces brochures ont pour titre: *La présence amérindienne, La pêche à l'anguille, une tradition, Les activités économiques en zone littorale, Les relations et les communications, La villégiature et la récréation*. Elles comptent 48 pages chacune et, en moyenne, une cinquantaine d'illustrations. Réunies sous une même couverture, elles formeraient donc un ouvrage imposant.

«Le fleuve et sa rive droite», c'est, en quelque sorte, la rive sud vue de Québec. Seules les activités du littoral sont observables. De la démographie de la région, le concepteur du projet, Gaston Cadrin, a retenu la présence amérindienne, à laquelle il consacre l'une des plus intéressantes brochures. En fait, c'est plutôt la lente disparition des Amérindiens de la région qui retient l'attention; les tableaux que l'auteur a dressés à l'aide des registres paroissiaux illustrent bien ce phénomène. Il en est de même de la pêche à l'anguille, en nette régression depuis quelques décennies.

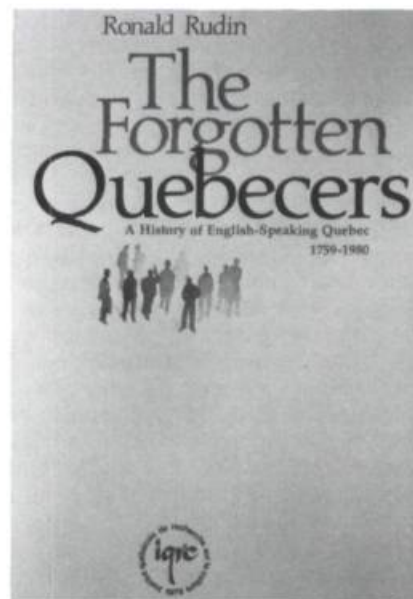
Les trois dernières brochures présentent un contenu plus varié et, dans certains cas, mieux connu. La troisième aborde successivement le commerce du bois, la construction navale, le chemin de fer et les activités portuaires. La suivante s'intéresse aux relations entre les deux rives (les canotiers, le point de glace, les traversiers et les quais). La dernière traite des villas, des chalets, des plages et de la pollution.

Chacune des brochures est, comme nous l'avons dit, abondamment illustrée. Au besoin, des dessins viennent suppléer l'absence d'illustrations d'époque. Dans chaque brochure, une carte occupe les pages centrales et situe

dans l'espace les thèmes majeurs des brochures, les campements amérindiens, les emplacements de pêche, les chantiers, les routes maritimes, les zones de villégiature.

On peut évidemment déceler certaines imperfections mineures dans le travail d'édition. Les pages impaires se retrouvent à droite, les majuscules abondent dans la bibliographie, la page de titre sert de fourre-tout. Néanmoins, Gaston Cadrin et son équipe ont su utiliser toutes les ressources disponibles pour mener leur projet à terme. Ils ont bénéficié des programmes d'aide à l'emploi (Été Canada, Canada au Travail, Chantier Québec) et du programme Explorations du Conseil des arts. À l'exception de celle qui porte sur les Amérindiens (un champ de compétence fédérale!), chacune des brochures a reçu une subvention d'un ministère du gouvernement québécois, d'où les remerciements au députés du comté de Lévis. Un exemple à suivre!

Gaston Deschênes



Ronald Rudin, *The Forgotten Quebecers. A History of English-Speaking Quebec, 1759-1980*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985. 320 pages.

On a trop souvent pris pour acquis que la minorité anglophone du Québec ne s'intéressait pas à ce qui se passe dans sa propre province pour ne pas se réjouir, dès le départ, qu'un historien de

l'université Concordia de Montréal, Ronald Rudin, tente une synthèse globale de plus de deux siècles d'existence. L'oeuvre de Rudin, publiée en anglais et bientôt aussi en français par l'IQRC, ne gratte pas de dossiers précis, ne soulève pas de controverse majeure. Elle se veut, et le réussit bien, une ébauche de ce que pourrait être une éventuelle histoire globale de la principale minorité québécoise.

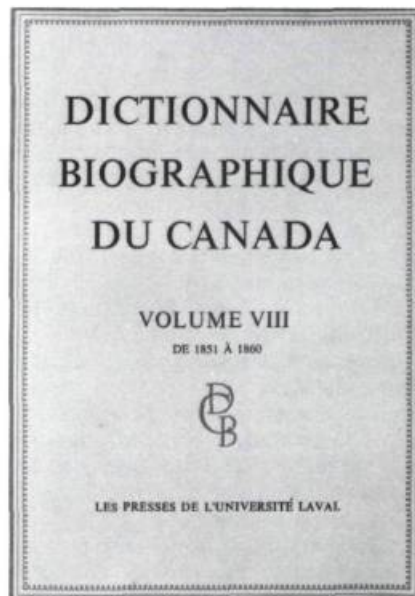
L'historien se range parmi les anglophones qui se reconnaissent québécois, une denrée jadis extrêmement rare mais qui tend à se répandre. À ce titre, il rappelle aux lecteurs des deux langues que tout conquétants qu'ils aient été, les anglophones comptaient aussi leur lot représentatif de «monde ordinaire», d'artisans, de travailleurs et d'agriculteurs, au sort aussi difficile que celui de la majorité francophone. Comme nombre d'immigrants récents, les Anglais et Écossais du XIX^e siècle recrutaient le personnel de leurs entreprises dans leur village d'origine, ce qui permet, on s'en doute bien, de les exploiter aisément.

L'expression «anglophone», nous rappelle-t-il également, a toujours camouflé une diversité réelle: il y a toujours une majorité de «vrais» Anglais, soit 60 pour cent, mais le groupe linguistique anglophone compte maintenant 15 pour cent de personnes d'origine ethnique française, 8 pour cent de Juifs, 3 pour cent d'Italiens, et ainsi de suite. Le phénomène d'assimilation a joué. Mais encore, Rudin précise des nuances importantes: dans les régions de Québec et de la Gaspésie, ce sont les anglophones qui disparaissent peu à peu, intégrés à la majorité par suite de nombreux mariages mixtes entre francophones et Irlandais catholiques. Le caractère protestant de l'anglophonie des Cantons de l'est, par contre, lui a évité un sort identique.

L'historien, évidemment, prêche pour son métier, on ne peut l'en blâmer. Son ouvrage fait clairement ressortir une fois de plus l'absence de nouveauté du phénomène de l'émigration massive des anglo-québécois depuis une quinzaine d'années: il y a cent ans, le déclin de l'industrie du bois avait provoqué exactement les mêmes conséquences. Et Montréal connaît maintenant, du moins jusqu'au tout récent rétablissement, le même dépérissement que la ville de Québec un siècle plus tôt. Si la minorité connaissait mieux son passé, elle se serait peut-être moins énervée de

la montée du nationalisme francophone, et aurait attribué le départ d'une centaine de milliers de personnes autant aux facteurs économiques réels qu'aux débats linguistiques. Mais la volatilité de la minorité, justement, nuit à l'éclosion de sa conscience historique, et le livre de Rudin veut pallier cette carence. Seul un anglo-québécois pourrait lui décerner un brevet de réussite ou dresser un constat d'échec sous cet angle. Le lecteur francophone, par contre, aura compris qu'il y a plus que des riches anglais au sein de la communauté. Les questions d'économie et d'éducation, par exemple, traumatisent également toutes les familles. Rudin conclut sur la notion du début d'une nouvelle ère pour la minorité. Si son livre peut ouvrir certains ponts entre les deux groupes, faciliter la compréhension mutuelle, il aura apporté effectivement des jalons importants à ce renouveau.

Raymond Giroux



Dictionnaire biographique du Canada, volume VIII, de 1851 à 1860. Québec, les Presses de l'université Laval. 1243 pages.

Chaque nouvelle publication du célèbre *Dictionnaire biographique du Canada* attire l'attention et éveille la curiosité autant des historiens que du public amateur. Le dernier-né de la série, le volume VIII qui couvre la décennie 1851-1860, ne fait pas exception à la règle. Les 521 vies racontées dans ces

quelque 1 200 pages permettent de retrouver les atmosphères de cette période de grande incertitude, entre les révoltes patriotiques et le tourment de la Confédération.

L'historien Phillip Buckner nous trace, en introduction, un portrait du ministère des Colonies, en Grande-Bretagne, ce ministère qui dirigeait en réalité le Canada et dont les orientations allaient jouer un rôle considérable sur le développement du pays. Buckner admet que le ministère a commis de nombreuses erreurs de jugement au cours de la première moitié du siècle dernier, mais contrairement à plusieurs historiens, il juge son action globalement réussie. Il aurait dans son esprit réussi à réconcilier l'irréconciliable, soit le besoin et la volonté d'autonomie locale, et les exigences d'une souveraineté impériale.

Le *Dictionnaire*, comme tous les autres de la série d'ailleurs, se consulte le plus agréablement de façon éclectique, selon ses goûts et ses priorités du moment. Les personnages sont, par exemple, identifiés par professions dans un index particulier. On peut ainsi passer à travers les douze vies de marins, la vingtaine de représentants autochtones ou les quatre musiciens, sans oublier les membres du clergé, le monde de l'éducation ou celui de la politique. Ou encore, fouiller au hasard des pages en reliant les personnages entre eux. On découvrira ainsi celui qui fut peut-être le premier industriel beauceron, Siméon Gautron dit Larochelle, qui nous est raconté par Madeleine Ferron. À la fois homme d'affaires et inventeur, il tenta dès 1835 de construire un chemin de fer entre Lévis et la Beauce.

Le lecteur pourra ensuite s'arrêter sur Thomas Baillairgé, «artiste complet» comme le décrit Luc Noppen, mais si peu pratique qu'il oubliait de sortir de son bureau pour vérifier l'exécution de ses plans. Résultat prévisible: ils n'étaient pas tous suivis à la lettre, comme dans le cas des églises de Deschambault et de Grondines. Le peintre Joseph Légaré s'inscrit bien, lui aussi, dans une lecture culturelle de l'ouvrage. Auteur de 250 oeuvres, nous dit John R. Porter, Légaré avait tout appris de lui-même.

Les «grands fondateurs» suscitent toujours l'intérêt. Voilà pourquoi on pourra s'intéresser à Robert Christie, fondateur du *Chronicle-Telegraph*, le plus vieux de nos journaux de Québec. Historien et homme politique, il fit pres-

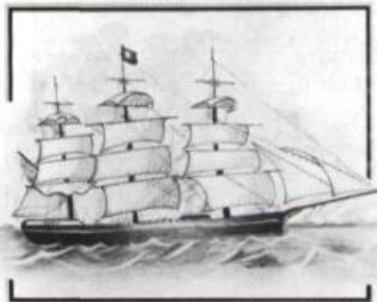
sion sur le gouvernement pour qu'il conserve ses archives et retrouve les documents du passé, et présida même un comité officiel à cet effet. Un autre personnage mérite aussi un détour: John Holmes, à la vie aventureuse mais féconde, à qui la société devait tellement qu'il fut reconnu officiellement, à titre posthume, comme un des fondateurs de l'université Laval.

Une brève tournée des gens célèbres comprendrait également Alfred Hawkins, auteur du «Hawkin's Picture of Quebec» de 1834, si prisé des antiquaires; Daniel Wilkie, le premier sans doute à donner des «cours du soir» à Québec; Thomas Maguire, aumônier controversé et auteur du «Règlement des élèves du Pensionnat des Ursulines»; John Molson, hommes d'affaires de la famille fort bien connue; Édouard Fabre, libraire et patriote tel que raconté par Jean-Louis Roy, historien-journaliste-diplomate, et nombre d'autres. Comme quoi le *Dictionnaire* n'est pas réservé, loin de là, aux forcenés de l'histoire.

Alyne LeBel

QUÉBEC à l'âge de la voile

PAUL TERRIEN



Paul Terrien, *Québec à l'âge de la voile*, Hull, Éditions Asticou, 1984. 222 p., (coll. «Les Hiers»).

Avec *Québec à l'âge de la voile* du journaliste Paul Terrien, les éditions Asticou nous présente un quatrième volume dans la collection «Les Hiers». Cette publication cherche à mettre en lumière l'activité fébrile reliée à la construction de voiliers à Québec au XIX^e siècle. L'auteur s'appuie ici sur une documentation formée des principales études sur l'histoire maritime québécoise et de plusieurs témoignages tels ceux de D.D. Calvin, de Nathaniel Gould et de Narcisse Rosa. De plus, Paul Terrien a constitué une liste des bateaux construits dans les chantiers de

Québec et sa région entre 1787 et 1896. L'édition de cette liste, réalisée grâce à des enregistrements originaux au port de Québec (Shipping registers), représente un des points d'intérêts de *Québec à l'âge de la voile*. Imposante, la liste s'étend sur quatre-vingt-quatre pages et regroupe différentes informations sur les voiliers jaugeant plus de cent tonneaux, seuil arbitraire retenu pour départager les navires hauturiers des bateaux de cabotage. Pareille liste offre de nombreuses possibilités de traitement statistique que l'auteur, malheureusement, n'a pas exploitées.

En effet, Paul Terrien raconte l'histoire de la construction navale à Québec au XIX^e siècle plus qu'il ne l'analyse. Chef des nouvelles au journal *Le Droit*, l'auteur est un amateur de nautisme. En 1983, il a traduit les mémoires de son grand-oncle, le capitaine J.-E. Bernier, et a participé, en 1984, au retour des grands voiliers à bord du trois-mâts polonais, *Dar Mlodziezy*, et du quatre-mâts soviétique *Kruzenshtern*. Le style du livre se ressent de ces expériences et il plaira ainsi à ceux pour qui l'appel de la mer est aussi un appel du coeur. Ainsi, *Québec à l'âge de la voile* traite de nombreux aspects de la navigation à voile sans tomber dans des termes trop techniques, ceux-ci étant d'ailleurs expliqués dans un glossaire. Les anecdotes, souvent dramatiques, divertissent et présentent l'histoire de l'industrie navale québécoise comme une véritable épopée.

Pourtant, *Québec à l'âge de la voile* ne contentera pas l'historien scientifique. Le livre ressemble à une mosaïque d'événements se succédant sans lien dans le temps et aucune problématique n'articule le propos.

Les chapitres sont rédigés sous la forme d'héplémérides et le passé est présenté sans tentative d'explications. Les deux derniers chapitres posent un problème plus important. Avec dix pages consacrées à la taverne Joe Beef de Montréal et au passage du Cap Horn, on est bien loin des chantiers de Québec...

Toutefois, le livre de Paul Terrien conserve son charme, ne serait-ce que par la qualité de la plume de l'auteur. *Québec à l'âge de la voile* renferme également une foule de renseignements sur la mise en chantier de plus de deux mille voiliers et sur les gens qui en sont responsables. Plusieurs belles photos accompagnent le texte et la narration des événements est suffisamment détaillée pour soutenir un intérêt constant.

François Drouin

Je trouve votre revue très intéressante et bien illustrée. La mise en page est très bien faite. J'aime beaucoup être informé de ce qui se passe. Les chroniques «nouvelles» et «livres» répondent à ce besoin. La publicité est discrète et informative; on la lit avec intérêt. La chronique «Généalogie» est décevante; elle ne mentionne que des généralités disponibles partout! Pourquoi pas, à l'occasion un article sur d'autres régions?

Robert Larin
Longueuil



Je tiens à vous féliciter pour l'excellence de votre revue. C'est vraiment un acquis pour l'Histoire québécoise et un enrichissement pour notre patrimoine. Continuez dans la même pensée et longue vie à la revue.

Michel Gagné
Vice-président de la Société
d'histoire postale du Québec.



Félicitations, à tous, pour nous amateurs de généalogie et d'histoires anciennes, cette revue est une perle. Les photos anciennes que de souvenirs, la plupart du temps non conservés. Continuez votre beau travail, vous donnez l'exemple aux autres sociétés d'histoires, j'ose espérer qu'elles suivent votre exemple.

Mme Harold Webster
Joliette



Voici enfin ma contribution et mon soutien à cette fameuse revue d'histoire de Québec où quotidiennement y sont investis coeur et dynamisme.

Vous avez le vent dans les voiles, de plus en plus de popularité et un public diversifié. Il n'en tient qu'à vous pour maintenir votre succès et votre montée.

À vous tous une seule critique: le choix de vos peintures en pages couvertures sont plutôt artificielles et sans vibration particulière... Mais enfin excusez-moi pour cette petite déchirure. Quand on pense à tout le travail donné... on se dit qu'il vaut mieux regarder son contenu. Longue vie à Cap-aux-diamants!

Monique Lapointe
Québec